

robe nuptiale de la iustice de Iesus Christ par foi, il le rend beaucoup plus courageux & hardi qu'il ne l'auoit depeint auparauant tremblant & abatu. Brief, il n'y a si petit point de la doctrine Chrestienne qui ne soit touché & reduit à son droit usage; il n'y a aussi qualité ou disposition venant à l'homme Chrestien, depuis le premier deuoir & office de la Loi, iusques au dernier desir & goust de la ioye celeste, qui ne soit monstré (1) & comme depeint au vis en ce tableau, lequel nous presentons maintenant au Lecteur, l'ayans recouré depuis n'agues à la bonne heure, & traduit d'Espagnol en François comme s'enfuit.



*CONFESSION D'VN PECHEUR
deuant Iesus Christ Sauueur & Iuge
du Monde, &c. (2).*

O FILS de Dieu, qui as esté donné de la main du Pere Eternel. pour racheter & sauuer, pour t'offrir en sacrifice & iugement pour les hommes, ie comparoi deuant le throne de ta misericorde, afin, Seigneur, qu'il te plaife m'entendre parlant non point de ma iustice ni de mes droits, ains des fautes, transgressions & griefues offenses que i'ai commises non seulement contre les hommes, mais aussi principalement contre la Maiesté, bonté & misericorde de ton Pere. Tire moi par vn lien comme forcé, assauoir par les apprehensions d'vn supplice eternal dont mes propres meschancetez me menacent au dedans. Mais ta misericorde me tire par vn tout autre lien, me faisant connoistre, encor que ce ne soit si tost

qu'il faudroit, quel tu as esté pour moi, & que i'ai esté pour toi. Ie me presente deuant ta sainte Maiesté, accusé & condamné par ma conscience, & contraint, par les tourmens qu'elle me donne, de dire & confesser en presence de la terre & du ciel, deuant les hommes & les Anges, en l'audiance de ta souueraine & diuine Iustice, que ie merite tres-iustement d'estre banni à iamais du royaume des cieus, & confiné en perpetuelle misere sous la seruitude & tyrannie de Satan. O mon Sauueur & Seigneur, mon proces estoit clos, c'estoit fait de moi, si tu n'eusses esté Iuge pour deliurer de condamnation ceux que le peché adiuge à mort eternalle. Que feroit-ce de moi, si les hommes, les Anges & ma conscience me deuoyent iuger? O que malheureuse & deplorable feroit ma condition, si apres auoir confessé mes fautes, neantmoins continuant à fuiure mes voluptez, & me sentant ataint de tant de crimes, ie me rendoi coupable de chastiment, sans plus obtenir delai, & n'ayant que repliquer à ma condamnation, tu donnois cause gaignee à mes aduersaires; brief, si n'ayant dequoi satisfaire, i'estoi trainé en prison, au grand contentement de mon ennemi! Si les hommes plaident les vns contre les autres au monde, ils ne peuuent perdre que des biens perissables. Mais en contestant contre toi & t'offensant, ils se hazardent de perdre le ciel & toi-mesme avec. Pour empescher ce mal, tu as nouvelles loix de iustice tirees par vn moyen admirable du tresor de ta misericorde, en laquelle on reconoist aussi bien distinctement qu'il y a autant de difference entre tes voyes & celles du monde qu'entre le ciel & la terre. Seigneur, ton S. Nom soit benit & loué à iamais par tous ceux qui te conoissent, de ce que ton iugement porte que tu es venu au monde non point pour condamner, mais pour sauuer les pecheurs; de ce qu'estant iuste, tu es aduocat des coupables & ennemis qui t'accusent, que tu as esté trauaillé & tenté en tant de fortes, afin que nous eussions plus assuré gage de ta misericorde. Tu es sainteté pour l'homme souillé, iustice pour le coupable, payement & satisfaction pour le debteur, science pour le feudit, & respondant pour celui qui n'a moyen quelconque. Ce que ie fai de toi, ô mon Sauueur, me tire à toi; ie

(1) La fin de la phrase est de Goulart et n'est pas dans Montanus.

(2) Crespin, 1582, f° 507; 1597, f° 502; 1608, f° 502; 1619, f° 551. La *Confession d'un pécheur* ne figure ni dans l'original latin de Montanus ni dans la traduction française de 1568. Elle parut en espagnol, probablement sans nom d'auteur, dès 1548, ou même auparavant. Il y en eut au moins quatre éditions espagnoles du vivant de l'auteur et avant qu'on eût songé à en interdire la lecture. La traduction « d'Espagnol en François » faite par les soins de Goulart, pour l'édition du Martyrologe de 1582, a fait connaître au monde cette admirable production. Elle a été en effet traduite du français en latin, en anglais, en allemand et en hollandais.

te conoi tel, que i'ai commencé par ce moyen à sentir qui ie suis, tellement que ie n'ose me presenter deuant toi. Par quel bout commencerai-ie, Seigneur, à rendre compte de mes maluersations? quelle route pourrai-ie tenir, afin de mieux descourir les malheurs de ma vie? Je voi bien, mon Sauueur, que tu fais le tout; mais ie desire me conoistre pour mieux te reconoistre. Je confesse que le nombre de mes pechez est infini: ils se font multipliez par dessus les poils de ma teste & les grains de sable de la mer. Au moins voudroi-ie discourir vn peu sur quelque partie de mes miseres; & comme autrefois ie me suis recreé avec mes fautes, il faut qu'à present mon cœur & mes yeux pleurent, en considerant le degast que i'ai fait des biens que tu m'auois donné. Seigneur, donne moi des yeux pour me voir, & force pour porter le regard de moi-mesme; car mes meschancez font telles & si grandes que i'ai honte de les reconoistre pour mienes, m'estant entremis d'y remedier par autres meschancez, me dementant & me reniant moi-mesme, comme si ie pouuois trouuer en moi quelque autre qui ne fust pas tant coupable. Je remarque en tout cela, Seigneur, ta misericorde estre si grande, que fermant mes yeux pour empescher que ie ne fois confus en voyant mes pechez, tu ouures les tiens & me regardes attentiuement pour me garentir. C'est chose toute euidente, ô Redempteur du monde, que tu regardes les playes pour les guerir: quoi que laides elles ne te font point mal aux yeux, & tu t'affuiettis à les nettoyer de tes mains. Guide moi, Seigneur, & me meine quand & toi (1), car si ie marche tout seul ie mesconterai (2) mes pas. Ta compagnie me fortifiera pour pouuoir porter la presence de moi mesme. Soutien moi donc, que ie ne perde courage. Tien moi fermement, que ie ne m'enfuye de moi-mesme. Commande au diable qu'il se taife, puis que tu parles pour moi.

Vn temps a esté, Seigneur, que ie n'estoi rien du tout: tu m'as donné estre, & m'as formé au ventre de ma mere. Là tu imprimas ton image & semblance en moi, & me rendis capable de tes biens. Il n'y a chose si pe-

tite & foible en moi qui n'ait esté acheminee par ta sagesse & singuliere adresse, iusques à ce que tout soit venu à sa perfection. I'entrai au monde par grand merueille, & sous la faueur de ta main. I'y fus recueilli, esgayé & mignardé par ta prouidence. I'estoi tout nud, & tu m'habillas; foible, & tu me fortifias; bref, tu m'as fait sentir que ie vis sur l'apui de ta misericorde, qui ne me defaudra iamais. Auant que conoistre ma misere, i'estoi perdu, ie tirai le peché quand & moi hors du ventre de ma mere; ce fut le partage qui m'escheut, estant de la lignee d'Adam. Voila le bien dont mon pere m'a fait heritier, c'est à fauoir misere & peché. Ce nonobstant ta misericorde m'a receu en ses mains. Seigneur, tu m'as secouru en ma poureté, & m'as deliuré de mes maux. Tu m'as enrichi & embelli; tu m'as banni de mon âme, en qui ie m'apuyoi, & m'as nettoyé avec l'eau purifiée en ton precieux sang. Tu as mis en depost dedans moi les biens dont i'auoi plus de besoin, qui me faisoient tien, qui me deliuroyent de mon ennemi, qui m'asseuroyent, & m'estoyent vn gage certain de ma felicité. Si ta sagesse ne m'eust imposé silence, & si ie n'eusse eu confiance en toi, me voyant tel que ie suis, qu'eusse-ie peu dire autre chose sinon ce que disoit Iob: A la miene volonté qu'on m'eust porté de la matrice au tombeau? car on pourroit dire que la vie qui deuoit estre pour mon bien est pour mon mal & pour mes pechez, & qu'il seroit meilleur que ie n'eusse point esté. Mais ie ne demande pas d'estre iuge de ta gloire, puis que ie l'ai si peu procuree; ni de ta volonté, puis que c'est la droite reigle de toute iustice. Tu t'es serui de moi, Seigneur, & i'ai esté tien tout le temps que i'ai cessé de viure à peché. Tu as ferré en moi tous tes biens, tandis que ie n'ai point esté gardien d'iceux. Mon innocence a duré tandis que ie n'ai point eu d'yeux pour regarder volontiers vanité & malice. Je peux dire qu'en dormant i'estoi tien, mais en me resueillant pour te conoistre, ie n'ai voulu te regarder, & lors que i'estoi plus tenu de te suiure, plus m'enfuyoi-ie vistement arriere de toi. I'estois affectionné à ma perdition, & courai avec elle à bride aualee, & en cest estat ie la laissoi manier & dissiper tes biens. Je me suis adioint à tes en-

Iob 10.

Contre
premier com-
mandement.

(1) Avec toi.
(2) J'égarerai.

nemis, comme si tout mon bien dependoit de t'estre traistre. Moi mesme estoupai (1) mes yeux, fermai mes sens & mes oreilles pour ne point entendre que i'estoi en ta maison, que tu es maistre du ciel d'où la pluye tombe sur moi, de la terre qui me soutient. I'estois vn sacrilege, mesconnoissant & ingrat à ta bonté, vn contempteur de ta misericorde, vn audacieux ne redoutant ta iustice. Neantmoins ie dormois aussi hardiment qu'un de tes seruiteurs, & m'approprioi toutes choses, sans me souuenir que tu me les auois donnees.

Le 2. commandement.

OR, tant de benefices tiens me conuians à t'aimer de tout mon cœur, à employer ma volonté à te seruir, à refueiller toutes mes forces pour accomplir tes saintes œuvres, que tu veux estre les marques de ceux qui sont reformez à ta semblance, ie fis le sourd à tout cela, & ouuris la porte à tes ennemis iurez & aux miens. I'ai enduré, qu'en la maison qui t'estoit entierement dediee, l'on y desgorgeast des outrages & blasphemes contre ta maiesté. Au lieu de receuoir benediction & lumiere de ta main, i'ai embrassé la malediction & les tenebres de Satan. Voila comme par mes meschancetez ie n'ai voulu reconnoistre tes biens, & c'est ainti que ie contregardois (2) en moi ton image. Ma vie & le bien de mille vies me sembloit consister en ce que tu ne me conusses point; & cependant, Seigneur, tu me cherchois. Toi seul m'as creé & racheté, & c'est toi seul qui m'as cherché en mes miseres pour m'en deliurer; aussi de toi seul depend mon bien, mon eternité & ma felicité infinie. Tant de dieux que i'ai donnez à mon cœur estoient les interests de mes meschancetez. Si tu me demandes, ô mon Dieu, qui ie suis, ie ne sauroi que respondre, sinon que ie suis de ton peuple d'Israel, de la lignee d'Abraham, choisi pour estre tien. Que di-ie, Seigneur? ie suis Cananeen, mon pere estoit Amorrhéen & ma mere Hethienne. Ie suis celui qui ai rendu laides les œuvres de tes mains, ie suis de ceux qui ont par trop prouoqué ton ire, de ceux qui ont mis en oubli tes benefices, & de ceux qui ont conspiré ensemble de n'aimer ta bonté, ni de craindre ta iustice, de

ceux qui adorent leurs plaisirs, leur orgueil, qui sont effhontez, qui adorent l'ennemi de ta gloire, lui ont consacré leurs ames & ont désiré sa faueur pour l'accomplissement de leurs desirs. Ie ne fai à qui me comparer, sinon à ceux que tu condamnes pour tels. Ie confesse auoir commis telles œuvres; i'ai fuiui mes appetis & mes desirs, & à ceux qui me portoyent faueur rendu l'obeissance & reuerence deuë à toi seul. Quant aux faux dieux, inuentez par mes pechez & vains desirs, ie leur ai donné le certain de mon cœur, presentant le faux à toi seul, mon vrai Dieu. I'estimois d'eux que ce fust quelque chose de ferme & de veritable; & ta parole m'estoit comme une fable. Eux estoient ma certaine esperance, & ne regardois à toi que par maniere d'acquit. En te reclamant, ie m'enfuyoi loin de toi. Ie t'appelois mon Dieu, mais c'estoit en mentant. Ie te demandoi faueur pour mes trahisons commises contre toi mesme, & disoi que tu me fauoriferois, encore que ie me desfiaffe de ta puissance. Pour telle œuvre & fin ie te reclamois, estant si hardi que de torcher ma bouche, blasphemer en mon cœur, & vouloir que tu fusses semblable à moi.

LE secret de mon âme estant tel, ma parole n'a peu estre meilleure. Et comme ie t'appelois Seigneur en mon cœur, ainsi te nommoit ma bouche. L'un estoit faux enuers toi, l'autre enuers toi et enuers les hommes. Ie me suis couuert de ton Nom, pour faire accroire que i'estoi tien, mais c'estoit pour mon profit particulier. La coutume menoit ma langue vers toi, tandis que mon cœur (helas!) en estoit par trop eslongné. Ie crioi, mais ce n'estoit pas en vraye foi. Si ie te demandoi secours, c'estoit sans vraye esperance. I'ai vsé de ton S. Nom comme de chose vaine & pour choses de vanité. Mes oraisons ont esté sans fruit, ie t'ai invoqué & le vent a emporté mon sacrifice, pource que traitant alliance avec toi, ie n'ai gardé parole ne fidelité, & ie vouloi toutefois que tu me la gardasses. Ton S. Nom est le memorial que i'auois à porter pour te reconnoistre, qui me deuoit faire ouyr & suiure ta voix, qui me deuoit refueiller pour aprendre aux autres à te craindre & reuerer comme il appartient. Mais, hélas! qu'ai-ie fait? Ie l'ai manié comme vn nom de vanité, au deshonneur de ta Maiesté

Le 3. commandement.

Idolatrie spirituelle.

Ezec. 16.

(1) Bouchai.

(2) Gardait contre des attaques.

fainte; & comme si mon cœur n'eust esté content de mes meschancetez, i'ai donné occasion à plusieurs autres d'enfuiure mon exemple.

Le 4. commandement.

Tv m'as assigné vn iour, auquel ie peusse remarquer comme ie suis tien, voulant qu'en tel temps ie donnasse tesmoignage de t'estre continuel seruiteur, que ie profitasse de plus en plus en la meditation de tes commandemens, & en la consideration des loix de ta iustice, que ie ruminasse en mon cœur l'excellence de ton pouuoir, de ta bonté & de ta misericorde, qu'il me souuinst du chemin où ie me suis perdu, & où tu m'es venu chercher, estant descendu du ciel pour mourir, afin de me viuifier, pour estre persecuté & deshonoreré du monde, afin que ie fusse honoré deuant la face de ton Pere celeste. Tu m'as declairé en vne infinité de fortes que tu ne m'as distribué tes biens, sinon pour en communiquer aux autres, que tu m'as enseigné, afin que i'enseignasse mes freres, que i'estois appelé, afin d'appeler mes prochains, que ie les deuois auertir de paroles, les esueilleir & acourager par œuures, fuiure & respecter la compagnie de ceux qui sont tiens, & me priser beaucoup d'estre de ce nombre. Ta misericorde ne m'a iamais laissé sans remede, & m'a tousiours & en tous lieux rendu inexcusable. Tu m'as pourueu de ce qui m'estoit necessaire en ceste miserable & courte vie, afin que le trauail & la necessité du corps ne retardast & empeschast les contentemens de l'ame; mais tu m'as assigné vn iour special pour me faire oublier moi mesme & me souuenir alors de toi seulement, pour auoir plus grand loisir de te connoistre & de t'inuoyer, Seigneur; pour sentir la feste & esprouuer le repos de tes œuures en moi, pour faire prouision de foi, d'amour, d'esperance & de charité, dont ie me peusse sustenter & defendre en mes trauaux & perils, afin qu'en portant la croix de ceste lasse & dolente vie, ie fusse soulagé & consolé de toi. Que dirai-ie, Seigneur? Quel compte rendrai-ie de ceste charge? Tu fais le nombre de mes debtes; quant à moi, ie ne les fauroi compter, tant la charge en est pesante & le nombre excessiuement grand. I'ai dedié à mes vanitez le iour du repos, qui ne doit estre sacré, sinon à ta gloire & à ton seruice. I'ai prins plaisir à mes folies, au lieu de me

resiouyr en l'inuocation & reconoissance de ta grace. Au lieu de chercher la lumiere, i'ai aimé les tenebres; au lieu de m'approcher, ie me suis esloigné de toi; au lieu de conuier les autres à leur deuoir, ie les en ai detourné par mes paroles & œuures. Ie me suis retiré loin de ceux que tu auouës tes seruiteurs; ie m'esiouy d'estre avec tes ennemis, comme si c'estoit ton eschole, & c'estoit pour t'auoir en horreur. I'estoi comme ennemi de la croix que tu as prinse & chargée sur ton dos pour me soulager de mes pechez, & ce le iour auquel tu m'inuitois pour estre de feste & me resiouyr aupres de toi.

CELVI, Seigneur, qui oublie & mesprise ta S. Maiesté qui merite d'estre tant prisee, & qui est esleuee par dessus toutes choses, peut-on dire qu'il tiendra compte de ceux que tu as mis en ta place & ordonnez tes lieutenans au monde? Tu as créé avec ton Pere le ciel & la terre pour moi, tu m'as donné estre & m'as tiré à la lumiere, tu as esté mon pere pour me former, mon sacrifice pour me racheter, tu m'as créé de nouveau par l'effusion & aux despens de ton sang. Tu es ma lumiere pour me conduire en ma deliurance de la mort eternelle. Ie ne les faurois conter, ni en comprendre la valeur. Tu as esté tant mesconu de moi, tant nié de mon cœur, tant mesprisé de mes paroles, tant esloigné & reietté par mes œuures. Se faut-il esbahir, si (me portant si malheureusement en ton endroit) i'ai mesprisé le pere, qui n'a esté que ton instrument, pour me donner le corps, & m'introduire en ceste vie caduque & perissable? Ce n'est chose estrange, si ie desdaigne les grans, puis que par orgueil ie me suis tant esloigné de toi. A quelle iurisdiction & domination m'affuettiroi-ie, ayant tant de fois entrepris de quitter la tiene? De qui pourra-on tenir compte, si l'on te mesprise? Qui craindra-on, si ta iustice n'est point redoutée? A quels biens pourra prendre goust & plaisir celui qui ne se contente point de tes grâces? Par quel bout commencera-on à porter reuerence aux autres, si pour tant de biens receus de ta largesse, on ne s'est point encores bougé pour t'en faire reconnoissance? I'ai vescu, comme si moi-mesmes eusse esté mon createur, & comme si ie n'eusse receu faueur d'homme quelconque: sans loi,

Le 5. & 6. commandement.

fans superieur, superbe, insupportable à tous, iugeant ceux de qui ie deuois estre iugé. Ie me suis voulu exempter de l'obeissance & respect que ie deuoi porter à ceux qui pouuoient me fauoriser en ma necessité, me conduire & gouverner, me tenir en bride, & refrener ma trop grande licence. I'ai voulu que personne ne s'opposast à mes volontez, i'ai haï toutes loix, tout ordre de iustice; bref, ie me suis porté tyranniquement en toutes choses. Combien de fois ai-ie procuré que mon cœur meschant & de si traistre naturel ne craignist personne, & fust du tout eshonté? I'ai consenti qu'il se desbordast en mespris & desdain de mes prochains, ne considerant pas qu'eux esloyent tes creatures aussi bien que moi, creez à mesme fin, rachetez de ton sang, soustenus par ta misericorde, enrichis & priuilegiez de tes graces, te reconnoissans pour Seigneur & te seruans comme tes suiets. Ie les ai reiettez & n'en ai tenu compte, me vengeanceant pour vn rien, si l'on faisoit chose qui me despleut tant soit peu, oubliant combien tu es enclin à misericorde & patience, sur tout enuers moi. Les iniures & torts que ie faisois aux autres, me sembloient chose legere; & si vn festu branfloist mal à mon gré, ie faisois vne infinité de bruit, tant estoit grande la cruauté de mon cœur miserable.

Le 7. commandement.

Tu es la beauté en la contemplation de laquelle ie deuois employer mon ame & mes pensees. Il y a tant de quoi repaistre tous ses sens au monde, en considerant le bel ordre que tu y as establi & le magnifique ornement de tant de creatures, qui donnent des auertissemens si certains de ta puissance, sagesse & bonté infinie. Mais i'ai permis à mes yeux de courir sur les fleurs de vanité; en cheminant, i'ai oublié de fermer les portes de mon cœur, fans considerer que mon desir rendoit laid ce que tu as fait si beau, & que mes pensees honniffoient tes creatures si nettes. Ie me suis brulé fans le sentir. I'ai attendu ce que ie deuoi fuir. I'ai beu de la poison mortelle destrempee en mieil, & si le fauoi bien. En liberté ie me suis rendu esclau, & voulant y remedier, ie me suis oublié en la medecine. Ce que ie deuoi manier avec des espines, ie l'oignoï d'huile, allant tousiours par le mesme chemin où ie me suis fouruoyé, fans crainte de me perdre, menaçant

mes ennemis puiffans & m'endormant lors qu'ils me poursuiuoyent. C'estoit bien raison que ie tombasse en telles pouretes, m'estant eslongné de toi en tant de fortes. Tu me voulois tout net & ie voulois estre tout sale, & pensois estre beau fans fuir ce qui est laid & deshoneste.

MA folie m'a emporté en d'autres malheurs, & me suis ietté à trauers ce que tu m'auois defendu. I'ai voulu faire du tyran. Tu as partagé la terre & les biens qui y sont aux hommes, comme Seigneur souuerain, iuste & liberal à merueilles. Tu n'as pas faute de telles richesses, & personne ne t'a empesché de m'en faire telle part qu'il t'a pleu. Ne me voulant contenter de la part qui m'estoit escheute, par mes œuvres ie me suis montré contempteur de tes bonnes creatures & ai merité que tu me les ostasses des mains. Si l'on regarde comme i'ai vŕé de ce que tu m'as donné, i'ai esté vn larron & dissipateur. La moindre portion suffisoit pour la mesure & briueté de ceste vie: le surplus m'estoit baillé pour les necessitez extraordinaires. Et quant aux difficultez que mon peché a attirées, le trauail de mes mains suffisoit pour me soulager, par ta bonté, liberalité & sagesse. Ie deuois bien auoir appris que tu me donnois ce qui me conuenoit, & que ce que i'acquerois par autre moyen ne pouuoit prosperer. Mais ne pouuant limiter mes pensees, ie desirois & embrassois tout ce qui est au monde. En regardant trop affectueusement aux mains des autres, à leurs richesses & dignitez, ie ne prenoï pas garde que la porte de mon orgueil demouroit ouuerte, tellement que mille mondes ne m'eussent pas faoulé. Je me suis laissé creuer les yeux & suis volontiers demeuré en tel estat, afin de ne voir que i'estoi, ioint que ma veuë ne me seruoit qu'à courir par tous les endroits du monde, fans penser aux partages de ta main, & à combien iuste tiltre les autres possedoient ce que tu leur as donné. Ne sachant mettre difference entre ce qui s'acquiert par ta volonté & ce que donne la malice du monde, i'estoi content de satisfaire aux desirs de ma folie & vanité. Brief, ie me contentoi d'estre iuste deuant les hommes, fans regarder à mon cœur, & sachant que ie n'estoi deuant ta face qu'un larron malheureux.

Le 8. commandement.

MAIS ce n'est pas à vne forte de

Le 9. commandement.

biens seulement que i'ai regardé pour m'agrandir, ains aussi à tous les autres biens, ou plustost à tous les maux du monde, pour repaistre ma folie. I'ai vñé de fausses mesures comme vn trompeur & menteur. Je prenoi beaucoup pour moi & donnois peu aux autres. Je ne disois pas la verité de mes vices & des vertus de mes prochains. Estant bien aise de descouurer la honte de mon prochain, sans me soucier du remede au mal descouuert, & agrandissant les fautes d'autrui avec autant d'iniustice que ie diminuois hardiment les miennes, & procurant qu'on m'adioustaist foi, voire croyant (tant i'estois vain) que ie deuois estre rempli de ce qui defailloit aux autres, & adioustant plus de foi à mes songes qu'aux verités d'autrui. Combien de fois la mauuaise racine de mon cœur a-elle regardé & désiré pour siennes les choses que ta iustice & largesse a mises en mains estranges pour les posseder en propre? Souuentefois ie me suis oublié iusques là de penser que ta prouidence s'estoit abusée de bailler à vn autre ce dont il me sembloit que ie deuois estre Seigneur. Combien que mon heur fust enclos en ta bonté & sagesse, qui a establi des loix feruans de chandelle à mes pieds, de lumiere à mes sentiers, et d'assurance que c'est la reigle de ton seruire; i'ai choisi plustost orgueil, ie me suis esloigné de tous sans considerer que ce que i'appelois liberté estoit vne horrible seruitude & prison d'erreur & de misere où le diable m'auoit enfermé.

plus; mais c'estoit pour me conueindre, pour m'amener à l'obeissance de ta sainte parole, & à l'assurance de ta promesse. Or le tout s'est bien tout esvanoui, car la trahison estoit en mon ame & ie ne la sento point. J'estois en doute, si tu voulois entrer en conte avec moi, & cerchois remede & refuge pour mes finesse, car i'auois peur de toi, & pensois trouuer en lieux diuers & escartez ce que ie pouuois trouuer en toi. Je ne m'estimois riche ni fauorisé, sous couleur que mon bien estoit en garde entre tes mains, & me contentant de ce peu que ie ne pensois te desrober, & mon cœur s'esleuoit oubliant d'estre tien & que ie pouuois obtenir de toi plus que ie n'eusse osé demander. Ta grandeur m'exhortoit à humilité, ton pouuoir à crainte & reuerence, si i'eusse prins le loisir d'apprendre combien ta bonté a de moyens pour me consoler, & ton ire de verges pour me chastier. O Seigneur, si i'eusse peu pleurer quelque peu, ie iouyrois encor de ce doux sommeil & repos, de ceste assurance que i'ai perdue, pour m'estre desfié de ta puissance, pour n'auoir sçuy ta sagesse, pour n'auoir vescu en enfant d'vn si riche & puissant pere, & sur tout pour auoir fait eschange de ta grace à vn malheur extreme que ie nourri en mon cœur, que ie laisse vagabonder par les deserts de ceste vie, cherchant assurance, là où il n'y en a point, faueur chez mes ennemis, loyauté parmi fausseté, verité es lieux pleins de tromperie, & liberté dans des prisons & au milieu d'vne très dure seruitude.

OR toi, Createur & Conseruateur du monde, avec ton Pere en vñité d'essence diuine, conoissant que la premiere grace auoit esté si mal mesnagée entre mes mains; tu prins, Seigneur, vne nouvelle charge, assauoir d'estre mon Sauueur & mon Roi pour me deliurer de tous les perils & malheurs, esquels ie m'estois precipité moi mesme, & pour estre tousiours mon chef & defenseur, afin que ie ne tombasse plus en danger. Mais moi, comme destitué de iugement, sans sentir mes maux, sans reconoistre ta misericorde, ne pensant plus à mes pertes passées, ni à tes benefices pour t'en remercier, ni aux malheurs à venir pour faire prouision de remede à l'encontre, en te nommant mon Sauueur, ie demurois tousiours attaché à

Le 10. commandement.

Pf. 119.

Les articles de foi.

JE me vantois beaucoup de la foi & de la doctrine que tu as preschée au monde, sans m'examiner ni considerer combien il s'en falloit que le dehors et ce que ie confessois de bouche s'accordast à ce que ie deuois sentir en mon cœur. Affermant que ton Pere eternal avec toi & le S. Esprit auez créé le ciel et la terre, vous manifestant en vn si excellent chef d'œuvre, & appelant par icelui les hommes à la conoissance de vostre pouuoir infini, de vostre misericorde incomprehensible, de vostre bonté & magnificence esleuee par dessus toutes choses desirables, confessant aussi que ta sagesse est aussi grande que ta puissance, ta prouidence estendue par tout & tousiours en besongne, ta protection certaine, perdurable & à iamais assuree, tout cela me sembloit si clair que rien

ma misere. Je t'appeloï mon Roi & mon Protecteur; cependant ie me mocquoï de tes loix, fortoï de ta iurisdiction & abandonnoï ton enseigne. Mon peché m'abusoï tellement, qu'après auoir confessé que tu estoï mon vrai Roi, mon seul Sauueur, & fenti que ma conscience me redarguoï de mes mensonges, neantmoins ie vouloï remedier à mes apprehensions par mille vaines confiances du tout esloignées des enseignemens de ta parole, & de ta nature & pureté.

Pf. 22.
Isaïe 53.
Phil. 2.

L'ORGVEIL de l'homme a esté tel qu'il a voulu estre comme Dieu; mais tu as eu si grand'pitié de sa cheute, que tu t'es abaissé non seulement pour estre au rang des autres hommes, ains aussi pour estre vrai homme & le moindre des hommes, prenant la forme d'un seruiteur, pour me mettre en liberté, & afin que par le chemin de ta grace, sagesse & vertu, l'homme retrouuast beaucoup plus qu'il n'a perdu par son ignorance & orgueil, d'où il ne pouuoit sortir s'estant ietté entre les mains du diable, afin de lui ressembler, estre son prisonnier, banni de ta presence, iugé en ton ire, esclau de celui qui l'a seduit, le conseil duquel i'ai voulu suyure pour mespriser la iustice & maïesté de ton Pere. Car tu as si bien redressé ce qu'il auoit renuersé, que ie puis dire à la verité, que l'homme est vrai Dieu, puis que tu es vrai homme, puis que les fideles ont ce priuilege d'estre faits participans de la nature diuine, puis qu'ils sont tes freres, puis que ton Pere & toi les appelles afin qu'ils suyuent tes pas, qu'ils te ressemblent, qu'ils executent ta volonté, suyuent iustice & bonté, & qu'on puisse veritablement dire de chacun qu'ils sont enfans de Dieu & nais de Dieu. O que l'homme est mal-heureux, qui par autres mains veut cultiver son bien! puis qu'il a cest auantage que ta misericorde lui donne plus que son outrecuidance ne sauroit demander. Tu fais, Seigneur, la reconnaissance que i'ai fait de tes benefices & si ie les ai meritez. Je voudroï le fauoir aussi bien, afin que, m'ensuyuant loin de moi, ie m'aprouchasse de toi; car, pour le comble de mes misereres, tout ce que ie fai & que ie sens de la grandeur de mes pechez, est le moins de ce qui en est. Il y a tant d'annees, Seigneur, que tu t'es fait homme pour moi, t'estant abaissé si bas pour

La natiuité
de nostre Sei-
gneur.

m'esleuer si haut. Ayant tousiours presumé de m'esgaler à Dieu, i'ai laissé le chemin que tu m'enseignois, & n'ai peu marcher qu'en celui de ma perdition, obeissant à ton ennemi & prenant querelle contre toi. Qu'estoit cela autre chose, sinon l'arrogance de mon cœur entreprenant de me gouverner par ma propre sagesse, me mettre au large par mes chemins, donner plaisir & contentement à ma desobeissance & à mon obstination contre toi? J'estois vn ver au pris des autres, & tous entendoient assez par moi mesme ma petitesse & peu value; mais enuers moi & en ma pensee mes discours estoient mes dieux, tant i'auois oublié ce que tu as esté, & iusques où tu t'es abaissé pour moi. Tu es descendu pour estre homme & nouuel homme, du mesme lignage d'Adam, & sans le peché d'Adam, pource que cela conuenoit ainsi à ta grandeur & pour nostre iustification. Tu prins chair humaine, & nasquis d'une mere vierge, afin de nous estre fauorable en tout & par tout, & que tu fusses entierement vn tel homme que doit estre l'homme qui est Dieu. Tu nous appellas pour estre nouvelles creatures, afin que par le priuilege & par la faueur que nous obtenons estans vnis à toi, nous chassions au loin la coulpe que nous auons heritee de nos peres, & prenions nouvelle vie & vigueur en toi; si que comme nous auons porté l'image du vieil homme & du pecheur, aussi nous retirions & ressemblions au nouveau & à l'innocent. Quant à moi, ami de ma vieille peau, & content de mes vieux pechez, comme si ie me fusse bien porté viuant en iceux, ce m'estoit assez de croire que tu estois innocent; ie vouloï demeurer coupable, ne considerant nullement que ie ne me perdois pas tout seul, mais aussi que ie faisoï grand outrage à ta bonté, en la reiettant & delaisant, veu que tu es venu pour me chercher.

OR, afin que ie ne tombasse en la puissance du diable, ma partie aduerse & accusateur de ma iustice, que l'outrage & l'offense commise contre la maïesté & contre le commandement de ton pere fust entierement pardonné, que i'eusse vn peu plus grand gage de ce que tu auois fait pour moi, & de ce que i'obtenois en toi, que la grandeur de l'obligation m'induisist tant plus à te seruir; tu voulus mourir pour moi d'une mort horrible & cruelle en la

Sa mort.

puissance des iuges iniques, tourmenté & deshonoré en presence du monde, & tout pour mon droit, & pour faire conoistre combien tu estimois mon salut, puis que tu l'achetois tant cher & de si bonne volonté. Le diable n'a part aucune en moi, & n'a plus de droit pour m'accuser, & le monde ne me sauroit vaincre, la chair n'a moyen quelconque de m'assuiettir à soi, car tu les as vaincus tous, afin que i'eusse puis apres la victoire sur eux. Le sacrifice de ton sang m'auoit afranchi, ton esprit & ta grace m'acompanoit, pour empescher que le traître, c'est à dire le residu du peché, caché dedans moi, n'eust la force de me tromper ou vaincre, si moi-mesme ne me fusse laissé deceuoir & subiuguer. Par ta mort, tu as tué mes ennemis & ie les ai viuifiéz par mes fautes, afin qu'ils me tuassent derechef. Je leur ai donné les armes & le cousteau que tu leur auois ostez; bref, i'ai assez fait conoistre que ie prenoi trop plus de plaisir & de contentement en ma perdition qu'au salut que tu m'as acquis. Helas! ie ne me souuenoi plus des outrages que tu as endurez pour moi, du cruel traitement que t'a fait le monde, de l'iniustice dont on a vsé enuers toi, de la poureté que tu as embrassée pour me chercher, de ta patience en tes opprobres & tourmens, de ta misericorde en pardonnant à si grans ennemis, ains me vouloi tant esloigner de toi, que ie cherchoi le credit d'outrager chacun, & que personne ne m'iniuriait; de nier ta verité, acroistre en mensonge, & viure ce neantmoins en honneur, bref que mes iniquitez fussent plus respectées & cheries du monde que ta sainteté, ta bonté & ton innocence.

resurrection.

SEIGNEVR, tu es resuscité pour ta gloire & pour la miene. Ton pouuoir, ton honneur, ta iustice font fortis du tombeau quand & toi, & par mesme moyen font resuscitez les biens que ta mort m'auoit acquis & apportes. Moi aimant mieux mes grands discours, me trouuant mieux de demeurer mort que de resusciter avec toi, vouloi demeurer çà bas avec mes ennemis, plustost que d'aparoistre en ton triomphe, deuant la face de ton Pere, avec le merite de ton obeissance, ta iustice & sainteté, là où tu ne m'oublies pas, ains y es Intercesseur & Aduocat pour me fauoriser, & as ce mesme soin de moi que tu auois en la

croix lors que tu voulus mourir pour mon salut. Mais ie n'ai veu goute en ceste conoissance, i'ai esté stupide & abesti en ceste foi, ingrat de tant de graces, ne sentant iamais mes iniquitez, sans pouuoir commencer à prendre goust aux biens que tu me fais, ni acheuer de bastir ma pensee sur l'esperance de ta faueur & sur l'obligation que i'ai à ton seruice, & à mourir pour ton Nom, estant sur tout si expressément asseuré de la recompense que tu as aprestee à ceux qui sont tiens. J'allois en la compagnie de ton Eglise, m'aprouchant de la troupe de tes seruiteurs, vsurpant tes graces, comme si à la verité i'eusse esté du nombre des tiens, sans bien penser que ceste maison de laquelle tu es le chef & que tu as sanctifiée par ton sang, ne communique point les vrais biens à telles gens que moi, & plus ie pensoi tromper les tiens, plus ie me trompoi moi-mesme. Le me suis tant endurci, que tes biens ne m'ont peu faire obliger à toi, ni les menaces & chastimens de ta iustice m'espouuenter. Onques n'entra dans mon cœur crainte asseuree de tes iugemens, pource que ie ne vouloi pas considerer la grandeur de mon peché. Helas, Seigneur, si i'eusse reconu que tu n'as que faire de moi ni de mes biens, qu'il n'importe de rien pour ta maison qu'vn poure ver tel que ie suis y demeure ou n'y demeure pas; si, d'autre part, i'eusse pensé à mon audace & à mes iniquitez commises contre ta maiesté, combien i'estoi dangereux & redoutable aux tiens, combien esloigné de la reuerence & du seruice qu'ils te rendoyent, i'eusse apprehendé ton courroux, & eusse mis quelque sin à mes transgressions. Mais ie suis demeuré aueugle tant d'vn costé que d'autre. Ce que ie m'oubliais ainsi m'empeschoit de te conoistre, & ce pour ne sauoir peser la grandeur de ta iustice, ie ne pouuois comprendre l'excellence de ta misericorde. Ainsi ie m'auançois en folie & ruine, car si tu me cherchois avec les mains pleines de biens, ie deuenoi plus orgueilleux, & ne pensoi point d'où ils pouuoient venir. Si tu m'appelois avec la verge, ie m'endurcissoi comme vn meschant & rebelle esclau. Estant si aueuglé, tant ignorant de ta grace, & si stupide en mon malheur, tant ingrat de tes biens, & si grand contempteur de ta discipline, que pouuoient estre les

signes de ma repentance, sinon faux, dorez de meschant or, prests à estre emportez du premier vent de tentation de Satan, ou des conuoitises de mon cœur? Si i'eusse basti sur toi, qui es la pierre ferme, sur la conoissance de ton Nom, de ta misericorde, de ta perfection, toutes les tempestes ne m'eussent peu esbranler, car tu m'eusses soustenu. Mais bastissant sur le sable vn edifice de belle aparence, & ruineux es fondemens, ie cherchoi ma confusion toute euidente, & ne pouuois attendre autre chose sinon d'estre accablé comme il auint; & toutefois, apres tant de cheutes, ie ne deuenois pas plus sage, ni ne pensoi pas à poser meilleur fondement par repentance & amendement de vie. O Seigneur, ton Nom soit benit, & benit soit ton Pere qui t'a enuoyé. I'estois vne brebis infensee, esgaree de ton troupeau, courant au haut & au loin en des deserts & chemins perdus, & tu m'as cherché, empeschant que ie ne me perdisse du tout. Puis que tu m'as tant attendu, c'est bien signe que tu me cherchois. Puis que l'ennemi qui m'a tant de fois tenu en ses pattes ne m'a point emporté, Seigneur, ie conoi pour certain que tu le retenois lié. Il tenoit sa proye, & c'en estoit fait; mais tu m'attendois au passage pour me deliurer & redonner la vie. Or ie me presente maintenant deuant ton throne, & iusques à ce que tu dises à mon ame que tu es son remede & son salut, ie ne pourrai me desueloper des grandes frayeurs dont le peché agite ma conscience. Mes efforts sont inutiles, la grandeur du peril descouure la vanité de ma confiance. Tant de forfaits horribles que ie ne puis nier, me font craindre la rigueur de ton iugement. Mes folies sont descouuertes & redarguees, la briesueté de mes iours fait grand'peur à mon ame, car elle se souuient combien elle a mal employé les ans durant lesquels tu m'attendois, afin que ie te conusse & aimasse. Tant de biens que pensois auoir s'en sont allez en fume. Las, que fera-ce de moi, si ie n'employe bien ce peu qui me reste, ne sachant combien il m'en reste? Ie regarde d'vne part ta bonté, & de l'autre mes pechez. Ta parole me montre combien tu hais l'iniquité. Ie conoi par experience, & les chastimens que ta iustice a desployez sur le monde me font voir en quelle horreur tu as le peché. Ie

Pf. 35.

voi la prison d'enfer appareillee au diable & à tous ceux qui enfuyront ses œures. D'autant que ie me fen l'vn de ceux-là, ma chair n'a point de repos, mes yeux se troublent, car i'atten à toutes heures la mort qui me doit tirer deuant ton siege iudicial.

MAIS nonobstant tout cela, ta misericorde est si puissante qu'elle m'attire à toi, & combien que les tesmoignages de ton ire contre le peché soyent aparus en beaucoup de fortes, encores plus se sont manifestez les œures de ta misericorde pour en deliurer les hommes. Chastier les pecheurs qui t'offensent ne te couste non plus que de l'ordonner; mais pour empeschier qu'ils ne se perdissent, Seigneur, tu y as employé ta vie, cela t'a cousté ton propre sang espandu en la croix, voire par les mains de ceux pour qui tu l'offrois & espandois. Pour monstrier la rigueur de ta iustice, tu as fait des œures de Dieu; mais pour faire voir ta grande misericorde, tu t'es fait homme, prenant nos foibleesses, endurant opprobre & mort, pour nous asseurer du pardon de nos iniquitez. Seigneur, puis que tu ne veux pas que ie me perde, encores que ie me sois perdu, ie m'en vien vers toi, comme l'enfant prodigue, cherchant le bon traitement de ta maison, ayant experimenté à mes despens & à ma confusion que tous ceux pour qui i'ai laissé de te seruir sont mes ennemis. Encores que le souuenir de mes pechez m'accuse aigrement, encores que ie sache beaucoup de maux de moi, & quoique le regard de ton throne m'ait fort estonné, ie ne puis autrement faire que ie ne m'assure que tu me pardonneras & que tu me beniras, afin que ie ne m'esloigne iamais de toi. Seigneur, n'as-tu pas dit & iuré que tu ne veux pas la mort du pecheur & que tu ne prens point plaisir à la perdition des hommes? N'as-tu pas dit que tu n'es point venu chercher les iustes, mais pour appeler les pecheurs, guerir les malades, non pas ceux qui sont sains? As-tu pas esté chastié pour les pechez d'autrui? Ton sang a-il pas assez de vertu pour effacer tous les pechez du genre humain? Est-il pas vrai que tes richesses sont plus grandes pour m'enrichir que toutes les debtes d'Adam pour m'apovrir? Seigneur, quand ie serois né tout seul ou qu'il n'y auroit autre pecheur au monde que moi, tu n'eusses laissé de mourir pour moi. O

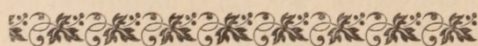
Luc 15.

Ezec. 18. 33.

mon Sauueur, ie veux dire, & ne mentirai point en cela, que i'ai faute moi seul des biens que tu as departis à tous. Que toute la faute soit sur moi, ta mort est toute miene. Encores que i'eusse commis tous les pechez de tous, si oferai-ie bien me confier en toi & m'asseurer que ton sacrifice & pardon est tout mien, encores qu'il apartiene à tous. Seigneur, tu montreras aujour d'hui qui tu es. Voici l'œuvre dont tu pourras te glorifier deuant ton Pere & deuant tous les cieus aussi bien que de l'œuvre de tes mains. Puis que tu es medecin, & tel medecin, voici des playes telles que nul ne les fauroit guerir que toi. Voici le degast & les maux qu'ont fait en moi tes ennemis & les miens. Puisque tu es santé, vie & salut, donné de la main du Pere celeste, regarde mes maladies desesperées & à quoi medecine quelconque du monde ne peut remedier. Puis que tu es Sauueur, il y a ici de la perte, à laquelle, si tu pouruois, tes ennemis et amis conoistront clairement qui tu es. Puis que tu es la sagesse descendue du ciel en terre, Seigneur, tu la peux ici employer, où il n'y a science qu'à se fauoir perdre pour s'eslongner de toi. Puis que tu es redemption, voi ce captif en la puissance de mille tyrans qui lui ont pillé de grandes richesses, le tourmentent en vne infinité de fortes & lui aprestent d'autres plus griefs supplices. Puis que tu es sanctification & beauté, regarde l'ordure & la laidéur des œuvres du diable. Chasse-le, Seigneur, & on verra qui tu es. Puis que tu es la misericorde mesme, où se peut-elle mieux monstrier, sinon là où il y a vn abyssme de misere? Puis que tu es le iuge du monde, qui pourroit, mieux que toi, condamner le diable qui me poursuit, annuler les calomnies qu'il m'impose & les trahisons qu'il brasse contre moi? Je suis tel que ce que tu es, & tout ce que tu as m'est necessaire. Tu es tel, Seigneur, & as tant de superabondant de tout, qu'il est impossible de l'exprimer. Je t'en demande seulement vne goutte de chacune chose, lors ie serai du tout deliuré. Si ie m'arreste à penser avec qui de ceux qui t'ont offensé ie me dois comparer, ie voi que ie suis le plus ingrat & coupable de tous les pecheurs. Tes disciples t'ont renié, mais cela n'a fait que passer, leur confession a duré longtemps; la trahison a esté courte & la fidelité bien longue. Je

fuis de ceux qui t'ont renoncé dès le commencement & qui t'ont pourfuyui iusques à te mettre en croix. Que ta compassion ne permette point que ie fois du nombre de ceux qui t'ont despité & brocardé en icelle, & ont continué tousiours depuis à te blasphemer. C'est assez, Seigneur, que ie t'aye vendu, comme Judas, pour vn pris de nul pris. C'est trop qu'estant de ta compagnie, i'ai esté vn larron de tes biens, & que pour reconoissance de tant de biens de ta main, ie me sois esleué contre toi comme lui, tellement que i'alloi tomber en desesper de ta misericorde & en ruine eternelle, commettant vne plus horrible faute en me desiant de ta grace que d'auoir trahi & vendu. Puis que tu as espandu ton sang pour moi, ne permets que mes pechez passent plus auant, car ie tomberois au fond de toute perdition. Mes pechez ont mesprisé ta iustice, se sont moquez de tes œuvres, ont souffleté ta sainte face, couronné d'espines ta teste, se sont moquez de ton regne, ont crié contre toi par les rues, t'ont cloué en la croix, t'ont abreué de vinaigre & de fiel. Comment pourroie nier mon Redempteur? Doi-ie attendre que l'on me face confesser ceci & souffrir que les peines de mes fautes le me ramentoyent? Le remords de ma conscience & le sentiment de mes iniquitez me le ramentoit assez. Autrefois, ie m'esbahissoi de la meschanceté de ceux qui te crucifierent. J'estoi si aueugle, que ie ne me voyoi pas des premiers de la troupe; car si, deslors, i'eusse prins garde aux trahisons de mon cœur, aux scandales de mes œuvres meschantes, au mespris de ton iugement, de tes commandemens & de ta misericorde, ie me fusse bien connu. J'auois en mes mains la couronne d'espines pour ta teste, les cloux pour t'attacher en croix, le fiel et vinaigre dont ie t'abreuuois, avec le peu de compte que ie faisois de tes souffrances pour moi. Passer plus auant que ceci seroit s'eslongner du remede. Or, l'horreur de ton supplice & l'ire de ton Pere contre ceux qui te mesprisent me fait taire & confesser que vrayement tu es le Fils de Dieu. C'est assez que ie fois brigand & malfaiteur detesté de tous. N'ayant rien que ie puisse alleguer pour ma iustification, sinon de reconoistre combien ie suis iniuste; ne pouvant rien produire, pour t'esmouuoir à compassion, que mes grandes

miseres; ne pouuant rien alleguer pour estre gueri de ta main, smon que c'est là mon seul remede; de ma part, ie n'ai autre sacrifice que mon esprit affligé & mon cœur froissé, encores ne l'auroi-je pas si tu ne m'eusses refueillé, afin que ie conusse mon grand peril. Le sacrifice dont i'ai besoin est celui de ton sang & de ta iustice. Tu me le donneras, Seigneur, afin que ie l'offre. Cree en moi vn cœur nouveau, renouvelle en mes entrailles l'esprit de la vraye conoissance, force pour te seruir, pour vaincre mes ennemis, pour mespriser toutes mes pertes, puis que ie n'ai peu perdre aucun bien demeurant en ton seruice. Conuerti moi, Seigneur, & ie ferai vrayement conuerti, pource que lors ma repentance fera sans feintise, quand tu m'auras chastié de ta main, rendu ton iugement redoutable & refueillé mon ame pour voir le danger qui l'environne. Je ferai lors à iamais ennemi de péché, quand tu demeureras avec moi pour me garder. Demeure en ma compagnie pour me preseruer, car ma chair gronde & me contredit; le diable redoublera ses coups tant plus ie m'approcherai de toi; le monde est plein de filets & de pieges pour me rattrapper. Donne moi, Seigneur, vn esprit principal & si puissant, que ie mortifie à bon escient la rebellion & les murmures de ma chair, afin qu'apres qu'elle aura prou babillé, elle ne soit pourtant obeïe, & que quoi qui auiene, elle ne demeure victorieuse. Tu es tel, Seigneur, tu procures si soigneusement mon salut, que ie suis assure que tu ne me delaisseras point, ni ne permettras que ie perde de mon costé ce qui est si bien gardé & tant assure du tien. Refouï-moi de la consolation que tu fais sentir à ceux qui se conuertissent. Fai que mon cœur sente l'effet de ta merci, la vertu du baume dont tu oings les playes de ceux que tu gueris, afin que ie gouste les grandes douceurs du chemin de ta croix & l'horrible amertume du sentier auquel ie m'estoi perdu. AINSI SOIT-IL.



JEAN LOVYS PASCAL, Piedmontois (1).

Ayant esté esleu ministre de la parole

(1) Crespin, 1564, p. 969; 1570, f° 544;

de Dieu pour les fideles de Calabre, il tombe entre les mains des supposts du Pape. Et apres longue detention en diuerses prisons, finalement est mené à Rome pour y estre sacrifié deuant les premiers & principaux ennemis de la Verité de Dieu (1).

LES Calabrois, qui habitent es extremités d'Italie, prochains de la Sicile, & suiets du Roi d'Espagne, sentirent en ce temps combien loin s'estend la chasse de l'Inquisition. Et comme de long temps ils auoyent eu quelque conoissance de la vraye Religion (2), aussi estoient-ils menacez de persecutions & calamitez extremes par leurs Gouverneurs submis à la deuotion des Inquisiteurs. Mais Dieu a manifestement monstré, que tant s'en faut que le cours de sa verité & de sa

La Calabre.

1582, f° 511; 1597, f° 506; 1608, f° 506; 1619, f° 555. Cette notice figure dans les deux dernières éditions publiées du vivant de Crespin. Les documents sur lesquels elle fut faite durent lui être fournis, soit par la fiancée, soit par le neveu de Paschale, qui tous deux résidaient à Genève. On consultera avec profit, sur ce martyr, la consciencieuse monographie de M. Alexandre Lombard, *Jean-Louis Paschale et les martyrs de Calabre*, 2^e édit. Genève, 1881. Voy. aussi les historiens vaudois, Gilles, Perrin, Muston, etc.

(1) L'édit. de 1564 ajoute : « ses écrits rendent tesmoignage de l'érudition et piété singulière qui l'ont accompagné iusques au dernier soupir de sa vie. »

(2) On trouve des traces de la présence d'hérétiques dans le royaume de Naples dès le treizième siècle. Des réfugiés albigeois pénétrèrent jusqu'en Calabre, s'établirent, entre 1265 et 1273, près de Fuscaldo et bâtirent la ville de La Guardia. Pendant le quatorzième siècle, une forte colonie vaudoise, sur l'invitation d'un riche gentilhomme napolitain, vint, à son tour, se fixer en Calabre. Ils s'établirent dans un faubourg de Montalto, et dans un quartier qui prit le nom de *borgo degli Oltramontani* (Gilles, p. 19). Ils fondèrent divers villages, San-Sisto, San-Vincenzo, Argentina, etc. Le marquis de Fuscaldo, sur leur demande, leur accorda la ville de La Guardia comme place de sûreté. D'après Zanchius, leur nombre s'élevait à 4,000 âmes, au milieu du seizième siècle; d'autres auteurs l'estiment à 10,000. Fort prudents dans les manifestations de leur foi, les Vaudois de Calabre réussirent à vivre dans leurs montagnes, pendant près de deux siècles, sans être trop molestés. Mais leur acceptation des doctrines et des pratiques de la Réformation, à partir de 1532, attira sur eux l'opposition et la persécution. Des massacres, comme ceux de Cabrières et Mérindol, anéantirent cette population laborieuse et pieuse. « Deux mille personnes ont été exécutées, » écrivait-on au duc d'Urbino; « seize cents attendent dans les cachots leur condamnation. »